

Charles LOVY (MM 1893-1898)



Le 24 septembre 1904, la promenade du quai de Baluze, à Tulle, s'emplit d'une foule compacte et émue.

La cité corrèzienne était parée avec fierté. La foule se rendait au rond-point de la Promenade.

La Corrèze tout entière glorifiait en ce jour la mémoire d'un de ses enfants, un soldat mort au Champ d'Honneur. La statue de bronze allait paraître, témoignage immortel de reconnaissance et d'admiration. M. Berteaux, ministre de la Guerre, préside la cérémonie, entouré des plus hautes personnalités civiles et militaires du département.

Tout à coup le silence se fait, l'instant est solennel ; le voile tombe et le monument apparaît : une femme élève d'une main un rameau de lauriers ; de l'autre, elle reçoit un tirailleur qui s'affaisse, les bras étendus et inertes, enveloppé dans les plis du drapeau.

Cette femme, c'est la France, ce tirailleur, c'est LOVY.

Le piédestal porte ces glorieuses lignes :

«A L'ENFANT DE TROUPE Charles-Joseph LOVY,
SERGENT-FOURRIER AU 2^e TIRAILLEURS ALGERIENS.
NE A TULLE LE 5 JUIN 1880.
MORT HEROIQUEMENT LE 29 MARS 1903
AU COMBAT DE KSAR-EL-AZOUJ»

Sur la face opposée:

«MOURONS S'IL LE FAUT, MAIS SAUVONS LES CAMARADES ;
QUANT A MOI, ILS NE M'AURONT PAS VIVANT»

(Paroles de LOVY sur le champ de bataille.)

Inspirés par l'image émouvante du héros, les orateurs parlent de piété filiale, de patriotisme, d'abnégation, toutes vertus qui s'épanouissent dans l'âme de LOVY et font de sa vie un exemple de grandeur, de purs et généreux sentiments.

Comme tous les Enfants de Troupe, LOVY était de simple et modeste origine.

Le père, engagé à 18 ans au 16^e régiment d'artillerie, fut admis, lorsqu'il prit son congé, à la manufacture d'armes de Tulle comme artilleur-armurier; il épousa, en 1868, une jeune fille du pays, alliant à toutes les qualités domestiques la douceur, la tendresse et la bonté qui font le bonheur de la famille.

Cinq enfants vinrent au monde. Charles-Joseph était le quatrième. Il avait sept ans à peine lorsque son père mourut.

Au mois d'octobre 1893, Charles-Joseph LOVY entrait, comme Enfant de Troupe à l'Ecole Militaire Préparatoire de Montreuil-sur-Mer. Dans ce nouveau milieu, à cette école d'hygiène morale et physique, il se prépara et s'entraîna à faire un soldat.

Le 5 juin 1898, LOVY, dans sa dix-huitième année, s'engageait au 108^e régiment d'infanterie en garnison à Riom.

Le 12 janvier 1899 il était nommé caporal et, le 22 septembre de la même année, sergent-fourrier: il n'avait pas vingt ans.

Mais son âme ardente entrevoyait d'autres horizons plus vastes et plus clairs que ceux du Massif central: son désir était l'outremer où la perspective d'une vie plus large l'attirait.

Le 5 avril 1901, par permutation, il était affecté au 2^e régiment de tirailleurs algériens à Oran.

Pendant les premiers mois il s'acclimate au pays; il s'applique à connaître le caractère et le tempérament des hommes qu'il aura à commander.

«*De bonne heure, écrit le capitaine de sa compagnie, il se fait remarquer par ses belles qualités naturelles et militaires; énergique, plein d'entrain et de vigueur, discipliné, très zélé, camarade excellent, il acquiert bien vite l'estime et la sympathie de tous.*»

Cependant LOVY bouillait de l'intime et vif désir de se mesurer avec les Marocains. La frontière était proche et des bandes en révolte contre l'autorité du sultan faisaient de hardies razzias sur le territoire algérien.

La Zousfana creuse le long de cette frontière une rigole aride, route naturelle des caravanes. On y installait des postes et des caravansérails près des points d'eau.

Combien cette mission était pénible et dangereuse! Non seulement les équipes de travailleurs avaient à supporter l'implacable soleil, mais encore elles étaient inquiétées par les hordes marocaines.

Au commencement de l'année 1903, LOVY apprit avec joie que son bataillon était désigné pour l'Extrême-sud oranais. Tous ses désirs d'action, tous ses rêves de combat s'animèrent en lui: «*Enfin, disait-il, je vais voir en face les Marocains.*»

Cependant, le bataillon s'arrête à Béni-Ounif qui était, à cette époque, la dernière station du chemin de fer de la Zousfana. C'était un poste sûr et bien campé sur le revers méridional de l'Atlas. LOVY fut déçu de cet arrêt inattendu; son tempérament nerveux autant que son besoin d'efforts et de luttes ne pouvait se résoudre à la vie tranquille. Il avait rêvé les alertes, imaginé les surprises; il aurait voulu fouiller ce désert qui étendait devant lui le voile mobile et infini de ses sables; il aurait voulu pénétrer dans cette solitude sournoise, dans ce silence inquiétant pour y surprendre l'ennemi à force d'adresse et de volonté.

Sa déception fut de courte durée. Afin d'occuper le fort plus avancé de Ksar-el-Azoudj, sa compagnie devait fournir un poste de dix hommes sous le commandement d'un sous-officier. Aussitôt, malgré ses fonctions de fourrier, il se présentait à son capitaine et lui demandait la faveur d'être désigné. Sachant combien cette mission réclamait un chef à la fois hardi et prudent, intrépide et sûr, le capitaine lui donna satisfaction.

Le 3 mars, il prenait possession de son poste, à deux jours de marche de Béni-Ounif, au seuil même du Sahara.



LOVY Charles-Joseph (1)
5 juin 1880 - 29 mars 1903
E.M.P. de Montreuil-sur-Mer de 1893 à 1898.
Sergent-fourrier au
2^e régiment de tirailleur algérien

Du poste même, «*si loin que s'étende le regard, jusqu'au Djebel-Béchar; jusqu'au Djebel-Mézarif, et, vers le sud jusqu'à l'infini, pas un arbuste, pas une herbe, rien que du sable et des rochers brûlés*».

Seul, le Moumen se dresse dans cette immensité: c'est un mamelon de rochers déchiquetés par les érosions séculaires, fendus de crevasses énormes et percés de trous profonds, véritables repaire de bandits, fait tout exprès pour les embuscades.

L'isolement et les surprises possibles n'impressionnent pas LOVY. N'allait-il pas, en effet, jouir en toute indépendance de la vie qu'il avait rêvée? Ne savait-il pas aussi qu'il pouvait compter sur le dévouement absolu des dix tirailleurs qu'il avait avec lui ?

Chaque jour, il organisait une reconnaissance dans les environs, fouillait avec soin le Djebel-Moumen et repérait son terrain. Rentré au poste avant la nuit, il inspectait longuement l'horizon avec sa jumelle : «*Comme sœur Anne, disait-il, pour regarder si je ne vois rien venir.*» La nuit venue, il réunissait tous ses hommes dans le même local ; chacun restait équipé et armé ; puis, sous la garde vigilante de deux sentinelles, le poste restait assoupi dans le silence, prêt à bondir au moindre bruit, au premier signal.

Les journées s'écoulaient ainsi partagées entre les devoirs et les moments de détente lors des passages des caravanes qui animaient le petit carré de Ksar-el-Azoudj du tumulte momentané de leurs convois.

Dans la soirée du 28 mars, la sentinelle aperçut dans la plaine un détachement qui se dirigeait vers le fort. LOVY, informé, reconnut l'uniforme des légionnaires. C'était, en effet, le détachement du capitaine Normand, de l'état-major du génie. Ce dernier remontait vers Fendi après avoir visité les postes du sud et construit des caravansérails sur la route de Taghit. Un convoi de chameaux portant le matériel avait pris les devants sous la conduite du spahi Ahmed. Ce soir- là, sentant ses hommes fatigués, le capitaine venait à Ksar-el-Azoudj pour y passer la nuit.

Le lendemain même, comme il devait baliser la piste de Djenan à Taghit, il quittait le Ksar vers le milieu du jour accompagné de deux spahis.

Tout à coup; Ahmed débouche en poussant des cris d'appel, penché sur l'encolure de son cheval écumant. Il accourt vers le capitaine, le regard effaré, essoufflé de sa course ; il raconte par monosyllabes qu'en approchant de Fendi des Berbères se sont précipités sur le convoi, ont dispersé et massacré l'escorte et se sont emparés des chameaux. Lui, Ahmed, a pu fuir.

Le capitaine n'hésite pas, en un instant, tous sont sur pied. LOVY prend la tête avec ses tirailleurs ; il connaît le pays et à la plus vive allure se dirige sur Fendi.

Bientôt, LOVY, deux spahis et cinq éclaireurs qui escortent le capitaine ont laissé derrière eux le reste du détachement. Ils arrivent aux buttes qui masquent Fendi, ils inspectent les environs, mais vainement. Soudain, ils voient des chameaux descendre de la montagne voisine. Plus de doute, les Berbères sont là. Sans hésiter, les huit hommes d'avant-garde ouvrent aussitôt le feu malgré la supériorité numérique de l'ennemi. Le gros de la troupe rejoint. Maintenant ils sont 30 contre 150.

Mais les Berbères se sont fortement embusqués. Ils garnissent les crêtes: habilement dissimulés, ils guettent nos tirailleurs. Ceux-ci rivalisent d'agilité et d'énergie pour fondre sur leurs adversaires. Les Marocains sont bousculés jusqu'à la dernière crête derrière laquelle se trouve un précipice: ils vont donc se rendre ou ils seront culbutés.

Hélas! l'effort a été trop grand. Les munitions d'ailleurs s'épuisent et le capitaine, ne comptant plus autour de lui que 18 hommes valides, est réduit à donner le signal de la retraite.

LOVY passe à l'arrière-garde, au poste d'honneur. On recule en combattant. De tous côtés, il faut arrêter l'élan de l'ennemi stimulé par ce début de victoire et, coûte que coûte, retarder leur marche. Les hommes comprennent que leur ténacité sauvera leurs frères; cibles vivantes, ils tombent un à un. Bientôt ils restent quatre à l'arrière-garde... quatre contre cent. Ils reculent jusqu'au dernier défilé qui donne accès sur l'immense plaine de sable : c'est le dernier retranchement qu'il faut garder jusqu'à la mort.

Arrivé là, LOVY dit simplement: «*Nous allons rester ici et mourrons, s'il le faut pour sauver les camarades.*» Aïssa-Assia, Haou-Mohamed et Ben-Fréha ne répondent que par un

regard farouche lancé à l'ennemi. A l'affût, retenant leur souffle, ils abattent toute tête qui apparaît, tandis que les camarades fuient vers Ksar-el-Azoudj. Quand ils ont éjecté leur dernière cartouche, ils plantent leur baïonnette au bout du canon et se ruent dans un combat corps à corps. Aïssa-Assia tombe. Ben-Fréha veut le secourir et il succombe à son tour.

Haou-Mohamed combat avec LOVY. Ce dernier, blessé, voit que tout est fini et qu'il n'est plus possible de prolonger la résistance. Il remet à Haou-Mohamed la bourse du détachement et lui commande de fuir :

« Quant à moi, les Arabes ne m'auront pas vivant, dit-il, tu feras prévenir ma mère. »

Alors, dans un élan d'une énergie farouche, afin de donner à Mohamed le temps de s'éloigner, il s'élance une fois encore sur l'ennemi. Et, dans cette lutte héroïque, dans un suprême effort pour les camarades, pour la France, LOVY meurt, frappé d'un coup de poignard entre les yeux... Le capitaine Normand et ses hommes étaient sauvés.

Le soir même, on relevait les cadavres et, le lendemain, un cortège funèbre s'acheminait vers Fendi. Les tirailleurs de LOVY et les légionnaires du capitaine Normand entouraient les cercueils que l'on déposa dans l'oasis de Fendi.

Il est toujours là-bas le brave petit fourrier, son rêve de dévouement et de sacrifice s'est réalisé ; il est tombé en pleine jeunesse, au Champ d'Honneur, au milieu de ses braves compagnons. Il repose dans la solitude éternelle, définitive, sous les grands palmiers qui balancent le panache touffu de leurs feuilles frissonnantes au vent.

Xavier .Mattei.

(1) M. René Fage a consacré une brochure à la vie du sergent-fourrier LOVY (éditée en 1904 chez Grauffan, à Tulle).

"Nos Enfants de Troupe tués à l'ennemi", par le Lieutenant Moreau (imprimeurs-éditeurs, Marc Imhaus et René Chapelot - Paris 1912).

NDLR. Son nom "Sergent Lovy" sera donné à une caserne de Tulle qui abritera en partie les élèves de l'EMPT.

(2) Xavier Mattei (SH, Au 26-32), ingénieur des TGSE à l'Institut géographique national, décédé en 1998, est vice-président d'honneur de l'Association des AET. Il a été rédacteur en chef du Journal des AET de 1972 à 1998.



Composition et mise en page : J. P. le 3/01/2005